COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytountsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE, UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian, Nos terres d'enfance, L'Arménie des souvenirs

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, Mémoires culinaires du Bosphore

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, Mémorial du 24 avril

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

Vahé Berberian, AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

Zareh Vorpouni, LE CANDIDAT

Meguerditch Margossian, SUR LES RIVES DU TIGRE

Nicolas Sarafian, TERRES DE LUMIÈRE

Jean-Baptiste Baronian, Le Petit Arménien

MÉLINÉE MANOUCHIAN

MANOUGHIAN

Témoignage suivi de poèmes, lettres et documents inédits

Préface de Katia Guiragossian

Parenthèses

EN COUVERTURE : Missak Manouchian à Paris, Jardin du Luxembourg, en 1935

DIRECTION ÉDITORIALE : Houri Varjabédian.

TRADUCTIONS DE L'ARMÉNIEN : Équipe de traduction Aram (Association pour la recherche et l'archivage de la mémoire arménienne).

Sauf indication contraire, toutes les légendes et tous les compléments sont des éditeurs.

copyright @ 2023, Katia Guiragossian. copyright @ 2023, Éditions Parenthèses pour la présente édition.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-444-7 / ISSN 1626-2344

Préface

LE TROU DE MÉMOIRE

par Katia Guiragossian

Petite, ma grand-mère Armène me racontait des histoires. Elle me narrait les actions de ceux qui avaient partagé son quotidien et pour lesquels elle s'était affairée avec une obsession : nourrir les braves. Elle m'expliquait comment Knar et Misha Aznavourian, les parents de Charles Aznavour, avaient caché Mélinée alors qu'elle était recherchée, elle me disait pourquoi tante Mélinée était à présent claustrophobe... Elle me livrait ses anecdotes insolites et ses souvenirs.

Tante Mélinée, quant à elle, m'impressionnait beaucoup. Un jour que la famille était réunie, elle m'appela auprès d'elle et me dit : «Je vais te confier un secret. Mais attention, c'est très important un secret. Il ne faut jamais le révéler. Il ne faut pas trahir la parole donnée. » J'avais très peur. Peur de ne pas être à la hauteur. J'étais tétanisée. Elle m'a alors murmuré son secret à l'oreille. Je me suis relevée, j'ai traversé la pièce et lorsque j'ai regagné ma chaise, j'avais oublié dans le même temps ce qui venait de m'être soufflé. C'est par l'oubli que l'enfant que j'étais a trouvé sa parade. Le travail mémoriel commence donc, dans mon cas, par un trou de mémoire, dans la bible, le zachar et le nekeva, le masculin et le féminin, la mémoire et l'oubli.

J'ai toujours eu le sentiment que ce moment avait été déterminant dans ma manière d'appréhender l'histoire familiale. Selon moi, ce qui est primordial n'est pas tant le secret en lui-même mais bien l'impact qu'il a eu sur moi. Le passage de relais, la transmission qui en a découlé. Étant dépositaire du fonds de la famille, j'ai toujours été une sorte de gardienne du temple tout à la fois protectrice et désireuse de partager cet héritage culturel.

Mais il importe aujourd'hui de s'attacher à éclairer la personnalité de Missak Manouchian, orphelin, poète, ouvrier, militant engagé... Il faut rendre hommage à ceux qui ont su mobiliser une force incroyable, qui ont su plonger la main au fin fond de la boîte de Pandore, pour y puiser un espoir fou et s'y accrocher envers et contre tout pour résister. Le récit de Mélinée est à cet égard de première importance, comme premier et plus proche témoin, ellemême pleinement investie avec d'autres femmes dans ce combat pour la liberté.

Missak, Manouche, comme l'appelaient ma grand-mère Armène et ma tante Mélinée, répétait cette phrase : «La vie n'est pas dans le temps mais dans l'usage !» et il est vrai que pour lui comme pour ses camarades, la vie n'a pas été dans le temps. En revanche, nous pouvons saluer, chaque jour, le merveilleux usage qu'ils ont fait de leur vie.

Loin de se nourrir de haine pour passer à l'action, ils se sont nourris d'amour, d'un amour aussi humain qu'extraordinaire. Je veux parler de cet amour empreint d'une force vive d'une puissance absolue qui donne un éclairage au courage de ceux qui, bien que très jeunes et idéalistes, ont pris le pouls d'une société malade et, face à la folie qui s'emparait du monde, ont su rester debout, fidèles à leurs valeurs, quel qu'en soit le prix. Leur tribut est lourd, leur contribution à un monde meilleur, inestimable. Ces étrangers, ces braves, ces courageux se sont dressés contre l'ennemi par amour, par conviction, par foi. Foi en un idéal de vie, foi en l'homme, foi en un avenir de paix et d'union même si cet avenir allait s'écrire sans eux.

Tout est dit dans la dernière strophe du poème de Louis Aragon, « Strophes pour se souvenir » :

« Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant.»

Ces êtres tout à la fois modestes et héroïques ont eu une vie aussi brève que valeureuse. Chacune de leurs histoires est à la fois singulière et universelle. Le présent livre et les documents inédits qu'il comporte lèvent le voile sur l'une d'entre elles et, à travers elle, sur ces jeunes âmes pleinement conscientes de l'importance de leur action, non pas pour eux-mêmes mais pour les générations à venir et pour l'humanité tout entière.

Rendre hommage à Missak, c'est rester lucide sur les événements qui se déroulent de tout temps et en tous lieux, c'est aussi et surtout rester vigilant sur la société que nous construisons aujourd'hui et qui parfois, souvent, nous laisse à penser que nous vivons au cœur d'une dystopie tout à la fois irréelle et cauchemardesque. Aujourd'hui encore, la cruelle actualité nous démontre que rien n'est jamais acquis. Il nous faut être aussi vigilant que possible, il nous faut être solidaires et courageux pour que, comme le soulignait Jean Jaurès en son temps :

«Lorsque le Sultan voit que, pendant trois années, il a pu, grâce au sommeil complaisant de l'Europe, conduire impuni des massacres qui n'ont peut-être pas de précédents dans les derniers siècles de l'histoire humaine, lorsqu'il voit l'Europe, se levant dans le premier sursaut de ce réveil tardif, au lieu de se tourner vers les victimes du Sultan pour guérir leurs blessures, au lieu de se tourner vers les populations opprimées, pour les aider à conquérir leur indépendance, se faire d'abord, pour première démarche, pour première politique, la servante de ses intérêts à lui, il se dit qu'il tient l'Europe dans ses mains, qu'il peut, à son gré, jouer d'elle. » (extrait du discours à la chambre des Députés, le 22 février 1897)

Rendre hommage à Missak, c'est savoir, au plus profond de soi, que le chemin tout comme l'issue ne peuvent exister que si nous faisons front, ensemble, quels que soient les périls, les sacrifices et les renoncements. Aujourd'hui encore, il nous faut garder en mémoire ce que l'Histoire nous a enseigné, ce que ces Hommes nous ont légué. L'ignominie ne doit pas être en mesure de se reproduire indéfiniment, sans quoi notre monde est condamné à la folie.

Lui rendre hommage, c'est maintenir ce qu'il est aujourd'hui et à jamais : un invincible. Il y a bientôt 80 ans, le 21 février 1944, Missak Manouchian, chef militaire de l'unité de la Résistance communiste des FTP-MOI de la région parisienne, était fusillé au Mont-Valérien avec ses frères d'armes. Le service de propagande nazie avait utilisé son portrait pour réaliser sa campagne « L'armée du crime » avec une affiche couleur de sang : l'« Affiche rouge ».

S'appuyant sur les Brigades spéciales des renseignements généraux de la préfecture de police de Paris, les nazis viennent à bout du « groupe Manouchian » qui, depuis plusieurs années, mettait à mal les troupes d'occupation grâce à une guérilla urbaine particulièrement

efficace. Du 15 au 18 février 1944, lors d'une parodie de procès organisée à l'hôtel Continental de la rue de Castiglione, face à la presse collaborationniste, Missak se serait exclamé : «Vous avez hérité de la nationalité française, nous, nous l'avons méritée. » Pourtant, deux demandes de naturalisation lui avaient été refusées auparavant. Il est fusillé quelques jours plus tard. Il avait 37 ans.

Au cours de nos existences, nous sommes amenés à découvrir, à rencontrer nombre de personnalités, à croiser différents destins, différents parcours. Parfois, rarement il est vrai, certaines d'entre elles ont une véritable emprise sur nous, nous fascinent, nous bouleversent. Missak Manouchian, mon grand-oncle, était l'une d'entre elles. Au travers des récits de Mélinée et de ceux de ma grand-mère Armène, que j'écoutais religieusement, j'ai grandi avec Missak. Avec celui qui a su tisser des liens tels qu'ils n'ont eu aucun mal à se frayer un chemin jusqu'à nous, si solides que nous pouvons nous y accrocher jusqu'à ce que nos doigts soient arrachés. Avant son exécution, Missak a écrit deux lettres, l'une adressée à Mélinée qui sera la source d'inspiration de Louis Aragon et l'autre, adressée à ma grand-mère Armène : « Dans deux heures, je ne serai plus de ce monde. [...] Que personne ne pleure sur moi... »

Pour ma part, au-delà de la figure emblématique, je l'admirais tout comme j'admire ces êtres qui appartiennent à la « mythologie de mon enfance ». Sa foi, sa droiture et sa liberté m'ont marquée de leur empreinte. MM, Missak et Mélinée, mes deux injonctions d'amour, m'ont accompagnée comme deux invisibles mais valeureux précepteurs. Pensez, deux orphelins, qui plus est, apatrides, rescapés du génocide arménien qui, à peine arrivés en France, font face à la montée des extrémismes les plus vils et sont confrontés à un nouveau génocide, au cœur même de ce pays d'accueil, qui leur a ouvert ses bras et pour lequel ils ont une reconnaissance infinie. Il était évident que ces deux-là ne laisseraient pas les ténèbres s'emparer de cette patrie, qu'ils chérissaient tant, sans intervenir.

Missak incarne le combat de tous ces étrangers « aux noms difficiles à prononcer ». Son action est d'autant plus remarquable que s'est toujours « joué » en lui une lutte intérieure féroce. Ôter la vie d'un autre être humain, fût-il son pire ennemi, n'était pas un acte qu'il prenait à la légère. Missak était complet et complexe tout à la

fois athlète et intellectuel, combattant et poète, militant et libre de bouger les lignes. Lorsqu'il écrit quelques heures avant son exécution «je n'ai aucune haine contre le peuple allemand», il sait que la mort l'attend à deux doigts de la victoire et du but. Il sait la complicité de l'Allemagne dans les drames advenus dans l'histoire de son peuple. Cette phrase est d'autant plus forte eu égard au contexte et à la vie qu'il a traversée. C'était, c'est un être d'exception et, comme le disait Mélinée : « Manouche ne pouvait aimer que d'une façon exceptionnelle, tous ses sentiments, toutes ses passions avaient un caractère d'exception. Il savait à la fois être démesuré et réfléchi. C'est ce qui apparaît lorsqu'on tente de le saisir dès son commencement. » Sa vie était un combat perpétuel, « un combat pour sa propre dignité c'est-à-dire pour la dignité de tous les Hommes ». Une lourde charge pour celui dont les yeux d'un noir profond étaient comme la nuit qui porte en elle le soleil à venir.

Missak et Mélinée forment un couple légendaire et, même si leur trajectoire a été tragique, leur histoire n'a jamais été lourde à porter, c'est leur histoire qui m'a toujours portée. Je n'ai jamais eu le sentiment de grandir à l'ombre de ces personnalités extraordinaires. Bien au contraire, c'est, baignée de leur lumière que je me suis élancée dans la vie avec une force et une énergie que je leur dois tout entière. Leur exemple a toujours été particulièrement précieux, pour moi, pour leur famille. J'aimerais aujourd'hui partager leur précieux héritage : le respect, le goût d'apprendre, le courage de suivre sa vérité propre et l'amour. L'amour de la vie, l'amour des mots, l'amour d'une terre et de ses valeurs... Si Missak et Mélinée n'ont pas eu de descendance, ils ont, j'en suis persuadée, un grand nombre d'héritiers. Ils portent en eux ce feu sacré, cette flamme éternelle, celle de la Résistance et celle, perchée au sommet de la colline des hirondelles à Erevan, juste en face du mont Ararat. S'il est vrai que les circonstances façonnent l'Homme, Missak et ses camarades ont su apporter leur contribution la plus totale au progrès de l'humanité, comme l'illustrent ces quelques vers de Missak : « Mon âme veut être une abeille dans l'immensité de la nature, sucer le nectar des fleurs et le donner éternellement à l'humanité. »

K.G.

ΙI

IO



MÉLINÉE MANOUCHIAN

Née à Constantinople-Istanbul le 13 novembre 1913, Mélinée est la fille de Assadour Sukémian et de Zarouhi Klidjian. Son père, haut fonctionnaire des Postes ottomanes, est tué pendant le Génocide des Arméniens. Sa mère met à l'abri Mélinée, enfant blonde risque-tout surnommée «Moscof» par les voisins turcs, et sa sœur aînée Arménouhie, dite Armène, dans une institution américaine dans la ville proche de Adabazar. En 1922, suite aux attaques des forces kémalistes, les enfants sont emmenés en Grèce à Corinthe grâce à l'aide du Near East Relief, la vie à l'orphelinat y est particulièrement rude, et la petite Mélinée échappe de peu à la mort. En 1926, les enfants des orphelinats sont dispersés, les deux sœurs sont envoyées en France, et en donnant le prénom de leur père, Assadour, inscrites par erreur sous le nom de Assadourian. Elles sont seules, apatrides, se retrouvent au Tebrotzassère. l'école arménienne de Marseille qui sera transférée à Paris en 1929. Éprise de justice, indépendante et passionnée par les questions de l'émancipation de la femme, Mélinée doit limiter sa volonté d'apprendre faute de moyens financiers et va suivre des cours de sténodactylo à l'école Pigier. Elle s'inscrit au HOC, le Comité de Secours pour l'Arménie, dans la section «Belleville»; elle s'y investit puis y rencontre Missak Manouchian en 1934. « Nos petits orphelins », comme les appelaient affectueusement les Aznavourian, leurs amis proches, se marient en 1936 et vivent à Paris engagés politiquement au Parti communiste, pour le Front populaire, le comité d'aide aux républicains espagnols, le combat antifasciste. Passionnés d'art, de théâtre, de musique et de littérature, mais la menace plane, ils se doutent que la guerre risque d'éclater.

Pendant la guerre, Mélinée s'engage dans la résistance tout en travaillant à l'usine ou comme comptable, elle tape des tracts, les distribue, colle des affichettes. Faisant souvent équipe avec son amie écrivaine Lass, Louisa Aslanian, elles bravent tous les dangers dans un Paris occupé. Missak et Mélinée, amoureux passionnés, sont pris dans la résistance à l'oppression et mènent une vie de combat de chaque instant. Et toujours avec Armène, sa sœur devenue couturière qui travaille elle aussi nuit et jour et s'occupe de fournir de l'aide matérielle et alimentaire aux résistants, ou encore de cacher toutes les personnes en danger.

Après l'arrestation de Missak Manouchian et de ses camarades en novembre 1943, elle-même recherchée par la Gestapo et condamnée à mort, Mélinée doit rester cachée, isolée, de longs mois, aidée en particulier par les membres de la famille Aznavour qui participaient activement à la résistance dans leur petit appartement rue Navarin. Malgré une profonde dépression après avoir appris tardivement l'exécution de Missak et de ses camarades, qu'on lui avait soigneusement cachée, Mélinée Manouchian depuis ses abris secrets tape des articles pour le journal clandestin *Liberté*, ou des textes transmis ensuite au gouvernement d'Alger; elle est alors connue sous le nom de Jacqueline Albertini.

En 1945, par fidélité aux dernières volontés exprimées dans sa lettre par son mari, fusillé avec ses camarades en février 1944, elle part en Arménie soviétique pour y amener les écrits, poèmes et archives de Missak, du moins ce que la Gestapo n'avait pas pu saisir. Mais, elle ne peut plus en repartir, les autorités locales lui refusant le visa de sortie. Une commémoration est organisée à l'Union des écrivains d'Arménie en 1946 à l'occasion du 2e anniversaire de la disparition de Manouchian, d'importants poètes de la république soviétique y participent et lui dédient des poèmes, tels Gourguen Mahari ou Guévorg Emin. Pendant toutes ces sombres années, la possibilité de voyager pour revoir sa sœur à Paris lui est refusée. Elle demeure 18 ans à Erevan, faisant des études et enseignant à l'université, à l'Académie des Sciences, donnant des cours d'histoire du journalisme. Durant toute cette période, elle vit triste et solitaire dans la pièce unique qu'elle occupe dans un immeuble au 5 avenue Staline, appartement 3, aujourd'hui avenue Machdots. Mélinée revoit la famille de Haïk, le frère aîné de Missak, parti pendant le rapatriement de 1936 sur le Sinaïa. Celui-ci, gardien dans un kolkhoze, décède très tôt, en 1939.

De belles rencontres amicales dans le monde artistique et littéraire lui apportent un peu de réconfort dans l'atmosphère oppressante. Toujours attentive au contexte politique, elle prend la défense des écrivains déportés dans les goulags, écrit, prépare des émissions sur des thématiques culturelles pour la radio. Elle va s'attacher à perpétuer la mémoire des résistants pendant la guerre qui ont permis le retour à la liberté.

En 1956, un recueil des poèmes de Missak Manouchian paraît à Erevan, faisant suite à une première version posthume éditée à Paris en 1946. Elle poursuit vaillamment cette mission de mémoire après son retour à Paris en 1964, malgré son épuisement physique et moral. Elle y retrouve sa sœur et sa famille tout en veillant à rendre hommage à ces combattants de la liberté dans toutes les commémorations.

Trente ans après le mois de février 1944, elle écrit et publie son témoignage pour perpétuer la mémoire et révéler la véritable personnalité de Manouche.

Elle meurt le 13 décembre 1989 à Paris, et repose aux côtés de Missak Manouchian dans le cimetière d'Ivry.

whitest wowen there

MANOUCHIAN

Pour ceux qui sont ici et pour LUI qui se trouve en tous lieux et même ailleurs... (d'après Marc Delouze).

AVANT-PROPOS

Trente ans: 1944, 1974. Trente années ont passé depuis ce jour de février où Manouchian, « Manouche » comme nous l'appelions tous, est tombé, avec vingt-deux de ses camarades, sous les balles allemandes. Trente années d'une vie qui n'a pas toujours été aussi heureuse que l'espérait Manouchian. Pour cette raison, entre autres, je ne prétends pas ici à ce qu'on nomme, avec quelque froideur et beaucoup d'hypocrisie, la *vérité historique*. Il est des faits dont j'ai le souvenir comme s'ils s'étaient produits hier, d'autres, se perdent quelque peu dans les brumes de ma mémoire. Tant les choses parfois se mêlent, se bousculent entre ces mois, si densément remplis, qu'il semble difficile, maintenant, d'y ordonner tous les faits qui doivent y prendre place.

Ce livre n'est donc pas, à proprement parler, une biographie ; plus justement : une vie. Car ces pages me semblent parcourues d'un sang rouge vif dont j'ai du mal à imaginer qu'il ne circule plus dans ce beau corps d'athlète qu'était celui de Manouche.

Il ne s'agira pas non plus de voir dans ce récit une évocation, même partielle, de ce que lut l'activité des Arméniens dans la Résistance. Pour ce qui est de la relation des faits militaires du groupe dont mon mari était le commandant, beaucoup de livres en ont traité et il ne m'a pas semblé nécessaire d'en faire à nouveau l'énumération précise et détaillée.

Plus modestement, ce livre se propose de faire connaître la personnalité de Manouchian, son caractère comme sa façon de se comporter dans les situations les plus diverses qui ont jalonné sa vie. Depuis son enfance dans son pays natal, où il vécut la tragédie de son peuple à travers celle de sa famille, en passant

par l'orphelinat, l'usine, son travail acharné d'autodidacte et, enfin, ses activités de militant arménien, communiste puis résistant, pour arriver jusqu'à l'ultime sacrifice, celui de sa vie. On se rend compte que le parcours de Manouchian ne constitua qu'une trop courte illustration d'un combat pour sa propre dignité, c'est-à-dire pour la dignité de tous les hommes.

Si ses lectures, son origine sociale et son expérience de la vie permettent de comprendre et de suivre l'itinéraire qui l'a mené jusqu'au communisme, en revanche, on peut se poser des questions sur la fin tragique d'un homme dont la sensibilité était toute d'un artiste, d'un amoureux de la nature. Rien ne semblait le désigner pour jouer le rôle qui fut le sien durant les dix dernières années de sa vie. Toutefois, on s'apercevra qu'en dépit de ces évidences, la vie de Manouchian fut un modèle de conséquence et, si une seule chose semble avoir été accidentelle, ce fut bien sa mort. Une mort qui n'aurait pas dû survenir. Ce livre tentera, de toutes les manières, d'en apporter la preuve.

« La vie n'est pas dans le temps, mais dans l'usage. » Manouche prononçait souvent cette phrase. Ces pages ont pour but de faire connaître l'usage qu'il fit de sa vie. Il va sans dire qu'il n'est pas question de faire usage de sa mort. Ce fut, je le répète, un accident. Mais sa vie fut un exemple, non pas à suivre — chacun fait sa vie, l'important étant de la *faire* — mais à méditer. Je tente de livrer ici l'aspect le moins connu de la personnalité de Manouchian : celui qui m'était imparti. D'autres ont pu, dans d'autres circonstances, le connaître mieux que moi. Mais nul n'a le savoir que j'ai de ce qu'il était, hors du combat. Manouche était un homme multiple, ce qui expliquera peut-être d'apparentes contradictions pour ceux qui l'ont connu d'autre façon. Ainsi j'ajoute un terme à la somme déjà existante. Peut-être cela aboutira-t-il à une synthèse ?

Enfin, qu'il me soit permis, en manière de fidélité à la mémoire de mon mari (et la sienne était grande) de citer ces quelques lignes d'un chant révolutionnaire arménien :

La mort est la même partout On ne meurt qu'une fois Mais heureux celui qui tombe Pour la libération des peuples.

La vie de Manouchian : une symphonie inachevée avec, parfois, quelques fausses notes, parfois avec l'orchestre tout entier ; tour à tour la douceur, la pureté de Mozart et la force, le tumulte de Beethoven... Personne ne peut dire comment, hors du tragique, cette symphonie aurait pu se terminer.

NOTRE PREMIÈRE RENCONTRE

L a première fois que nous nous sommes rencontrés, c'était fin 1934, au cours du gala qu'organisait, chaque année, le Comité de secours pour l'Arménie (HOC¹). J'étais chargée de tenir la caisse. Il n'était pas question de prendre le temps de danser, tant cette tâche m'occupait. Toutefois, profitant d'un moment de répit, je me suis assise à une table. J'éprouvais un plaisir mêlé d'intérêt à regarder les couples qui dansaient, les gens qui discutaient. J'étais relativement une nouvelle venue dans cette organisation dont le but était de soutenir la jeune République d'Arménie soviétique².

J'étais toute à mes observations, lorsque je vois un garçon s'approcher de moi. Jeune, d'allure sportive, très brun, ses yeux étaient d'un noir profond comme la nuit qui porte en elle le soleil à venir. Tandis qu'il m'invite à danser, j'entends autour de moi des murmures : «Le poète invite Mélinée à danser...»

Spécialement pour ce gala, je m'étais acheté une robe et des escarpins qui m'avaient coûté une bonne part de mes maigres économies. J'étais dans l'angoisse de mes gestes, tant je craignais d'abîmer mes vêtements neufs. Je marchais maladroitement, comme si la terre risquait de s'ouvrir au moindre faux mouvement de ma part.

Nous nous élançons donc dans une valse, mais ne voilà-t-il pas que mon cavalier me marche sur les pieds. C'était, en cet instant, très certainement, la pire des choses qui pouvaient m'arriver. Je crois bien que mon partenaire est devenu, à ce moment précis, la personne que je haïssais le plus au monde. La valse terminée — au prix de quels efforts ! — j'ai obstinément refusé toute nouvelle danse. Le reste de la soirée, je ne cessai

de regretter d'avoir pris le risque fatal d'endommager mes vêtements.

Lorsqu'est arrivée la fin de notre gala, mon maladroit s'est proposé pour me raccompagner. Mais j'avais contre lui un tel ressentiment, que j'ai énergiquement décliné son offre. Je ne pensais qu'à mes souliers... Et je suis rentrée seule.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis cette « tragique » soirée, jusqu'à ce jour de juillet 1935, où eut lieu le congrès du HOC. Nous devions y élire son Comité central. Nous étions organisés en sections suivant les quartiers, chacune d'elles étant représentée par un délégué. Pour ma part, j'avais été mandatée par ma section de Belleville, qui comprenait essentiellement des ouvriers. Au contraire, Manouchian (mais je ne l'ai su qu'après) venait d'une section du Quartier latin, où les intellectuels étaient en grand nombre. Cela est significatif si l'on considère qu'à l'origine, comme on le verra plus tard, Manouchian était issu d'un milieu populaire alors que j'étais née dans une famille relativement « intellectuelle ».

J'habitais alors du côté du Pré-Saint-Gervais. Nous nous réunissions régulièrement dans des cafés, ou bien chez l'un d'entre nous, et nous discutions des thèmes sur lesquels nos activités allaient se baser. Nous décidions alors des différentes formes que devait prendre notre lutte en faveur de l'Arménie soviétique. Notre action était dirigée vers les communautés arméniennes qui étaient de plus en plus nombreuses en France.

Parmi les questions à l'ordre du jour du congrès, nous devions prendre la décision d'élire un grand nombre de jeunes, ainsi que des femmes, au Comité central. Ce devait être la

1 HOC: Comité de Secours pour l'Arménie (Hay Oknoutian Comité). Créé en 1925 et dissous en 1937, section française du Comité créé en 1921 en Arménie soviétique. Organisation communiste. Soutient plusieurs publications, dont HOC et Zangou. Missak Manouchian est membre de la section du Quartier latin, Mélinée Manouchian, de la section de Belleville. première fois que cela allait se produire et cela représentait une évolution certaine. J'avais à peine vingt-deux ans ; Manouchian vingt-six.

Les discussions étaient très animées ; je n'y comprenais pas grand-chose. J'étais tout aussi naïve des questions politiques que je pouvais l'être de celles de l'amour. Mais, pour les unes (comme pour les autres plus tard), quelque chose en moi me poussait à suivre une voie plutôt que d'autres...

Au cours de la pause qui précéda le vote, nous sommes tous descendus dans une grande salle qui servait de restaurant. Là, j'ai senti qu'un garçon me regardait de ses yeux noirs étincelants. Sur le moment, je ne reconnus pas mon infortuné cavalier... Il était le centre des jeunes. Il parlait de tout et cela m'a beaucoup impressionnée. Politique, social, organisation, sport, art, littérature, rien ne semblait lui être étranger de ce qui constitue l'activité humaine. Bien sûr je n'osais intervenir. D'abord, je ne connaissais pas celui qui animait ces discussions. Je me contentais de regarder de gauche et de droite, écoutant, étudiant, tâchant de saisir ce qui circulait dans les esprits.

Après déjeuner, nous sommes passés au vote à bulletin secret pour élire les membres du Comité central. Après le dépouillement, je vois que l'on inscrit des noms sur un tableau noir. Un nom, puis deux, puis trois, puis celui de Manouchian et, juste après, le mien : Assadourian. Ce fut une surprise totale. En effet, personne ne m'en avait parlé. Je ne pouvais pas imaginer qu'on me connaisse au point qu'un nombre suffisant de suffrages se portent sur mon nom.

Quelques jours plus tard, nous nous sommes tous retrouvés au siège du Comité central, rue Bourdaloue (je crois que c'était au numéro 9). C'est là qu'eurent lieu les présentations entre les nouveaux élus. Je fis ainsi la connaissance du docteur Kaldjian³

pour servir dans les hôpitaux. Ses souvenirs ont paru en arménien : Odyssée d'un exilé, souvenirs, Erevan, Nor-Dar, 2004.

² La République socialiste soviétique (RSS) d'Arménie a succédé en 1920 à la République indépendante de 1918 ; comme la plupart des quinze républiques constitutives de l'Union soviétique, elle a recouvré son indépendance en 1991.

³ Haïk Kaldjian (1890-1962), né à Van, médecin, à Paris en 1930 après avoir exercé au Tchad. Président du HOC, proche de Missak Manouchian. En 1941, il est arrêté, puis envoyé en Allemagne

leurs dernières volontés, ils demandèrent tous une feuille de papier et de quoi écrire. Ils purent ainsi faire parvenir à leurs proches une lettre dans laquelle chacun expliquait, en quelques mots, les raisons profondes de ce qui lui arrivait. Puis, ils furent emmenés au Mont-Valérien pour y être fusillés. Celestino Alfonso et Manouchian refusèrent le bandeau car, comme Missak l'avait écrit quelques instants auparavant, il voulait mourir « ... en regardant le soleil et la belle nature... ». Ils étaient, pour la plupart, très jeunes, et, quand ils ne l'étaient plus tout à fait en âge, ils avaient tout autant de jeunesse en eux, tous :

Celestino Alfonso

Espagnol de 27 ans

Olga Bancic

Roumaine de 32 ans

Joseph Boczov

Roumain de 38 ans

Georges CLOAREC

Français de 20 ans

Rino Della Negra

Italien de 19 ans

Thomas Elek

Hongrois de 18 ans

Maurice FINGERCWAJG

Polonais de 19 ans

Spartaco Fontanot

Italien de 22 ans

Jonas GEDULDIG

Polonais de 26 ans

Emeric GLASZ

Hongrois de 42 ans

Léon Goldberg

Polonais de 19 ans

Szlama Grzywacz

Polonais de 34 ans

Stanislas Kubacki

Polonais de 36 ans

Cesare Luccarini

Italien de 22 ans

Missak Manouchian

Arménien de 37 ans

Marcel Rayman

Polonais de 21 ans

Roger ROUXEL

Français de 18 ans

Antoine SALVADORI

Italien de 43 ans

Willy SZAPIRO

Polonais de 29 ans

Arpen Tavitian [Arménak Manoukian]

Arménien de 44 ans

Amedeo Usseglio

Italien de 32 ans

Wolf Wajsbrot

Polonais de 18 ans

Robert WITCHITZ

Français de 19 ans.

Il n'est pas possible, même si cela le fut tant de fois, de ne pas citer la dernière lettre de Manouche, qui devait parvenir quelques jours plus tard ⁶¹.

Fresnes, le 21 février 1944.

Ma Chère Mélinée, ma petite orpheline bien-aimée, Dans quelques heures, je ne serai plus de ce monde. Nous allons être fusillés cet après-midi à 15 heures. Cela m'arrive comme un accident dans ma vie, je n'y crois pas mais pourtant je sais que je ne te verrai plus jamais.

Que puis-je t'écrire ? Tout est confus en moi et bien clair en même temps.

Je m'étais engagé dans l'Armée de Libération en soldat volontaire et je meurs à deux doigts de la Victoire et du but. Bonheur à ceux qui vont nous survivre et goûter la douceur de la Liberté et de la Paix de demain. Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la Liberté sauront honorer notre mémoire dignement. Au moment de mourir, je proclame que je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et contre qui que ce soit, chacun aura ce qu'il méritera comme châtiment et comme récompense. Le peuple allemand et tous les autres peuples vivront en paix et en fraternité après la guerre qui ne durera plus longtemps. Bonheur à tous... J'ai un regret profond de ne t'avoir pas rendue heureuse, j'aurais bien voulu avoir un enfant de toi, comme tu le voulais toujours. Je te prie donc de te marier après la guerre, sans faute, et d'avoir un enfant pour mon bonheur, et pour accomplir ma dernière volonté, marie-toi avec quelqu'un qui puisse te rendre heureuse. Tous mes biens et toutes mes affaires je les lègue à

toi, à ta sœur et à mes neveux. Après la guerre tu pourras faire valoir ton droit de pension de guerre en tant que ma femme, car je meurs en soldat régulier de l'armée française de la libération.

Avec l'aide des amis qui voudront bien m'honorer, tu feras éditer mes poèmes et mes écrits qui valent d'être lus. Tu apporteras mes souvenirs si possible à mes parents en Arménie. Je mourrai avec mes 23 camarades tout à l'heure avec le courage et la sérénité d'un homme qui a la conscience bien tranquille, car personnellement, je n'ai fait de mal à personne et si je l'ai fait, je l'ai fait sans haine. Aujourd'hui, il y a du soleil. C'est en regardant le soleil et la belle nature que j'ai tant aimée que je dirai adieu à la vie et à vous tous, ma bien chère femme et mes bien chers amis. Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ou qui ont voulu me faire du mal sauf à celui qui nous a trahis pour racheter sa peau et ceux qui nous ont vendus.

Manouchian Michel.

P.S. J'ai quinze mille francs dans la valise de la rue de Plaisance. Si tu peux les prendre, rends mes dettes et donne le reste à Armène. M. M.

connaissent de loin ou de près, je vous serre tous sur mon cœur. Adieu.

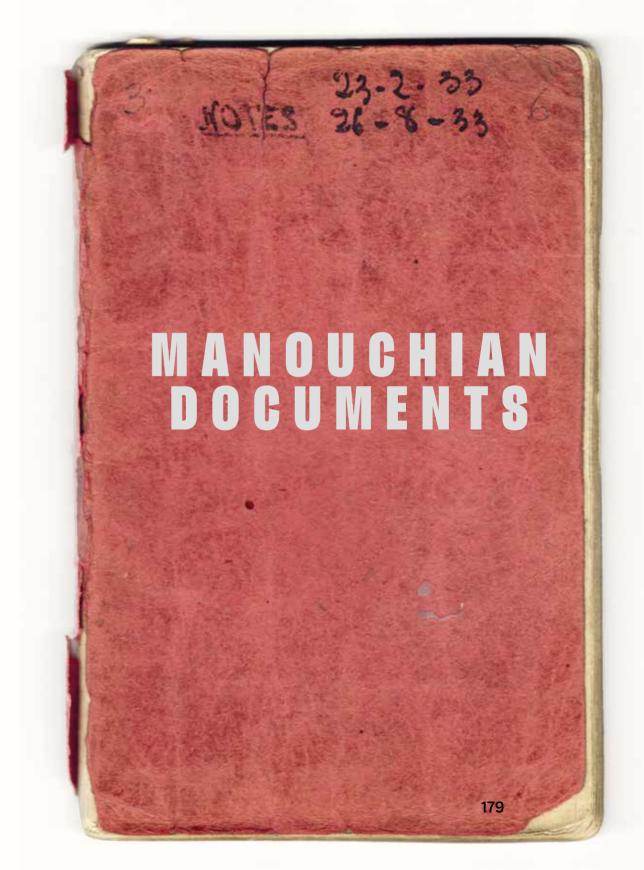
Je t'embrasse bien fort ainsi que ta sœur et tous les amis qui me

Ton ami, ton camarade, ton mari.

Cette lettre a été lue, pour la première fois, à la radio et au théâtre par Madeleine Renaud et c'est d'Astier de la Vigerie qui l'édita, pour la première fois également, dans son journal, *Libération*. Depuis, comme on le sait, elle a été reprise dans le monde entier et me parle, me parle toujours...

⁶¹ En réalité, les lettres parviennent aux familles plus tard, en novembre 1944, après la libération de Paris, comme

l'atteste l'oblitération de l'enveloppe (28 novembre 1944) à la poste du Palais Bourbon [Archives privées].





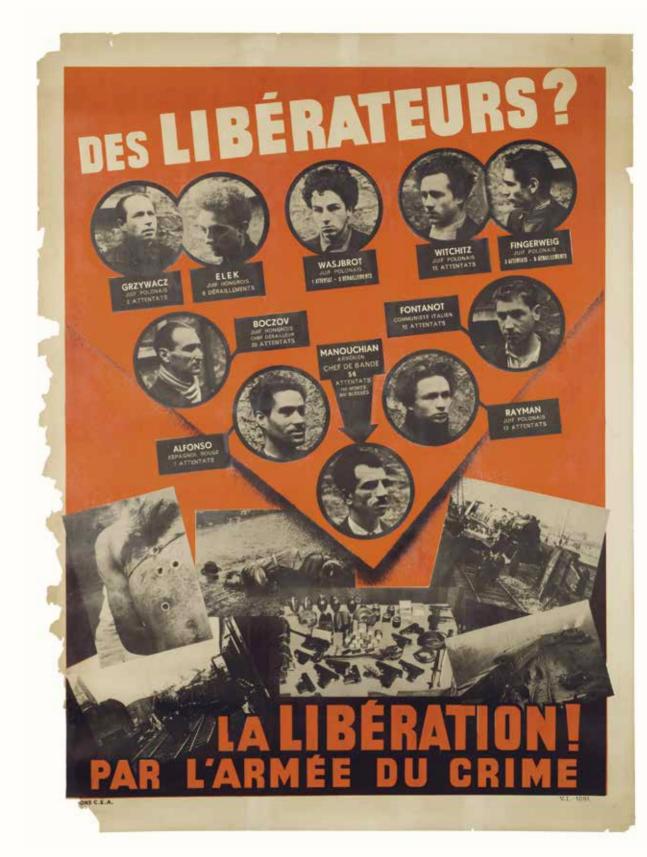
Tract largement diffusé après le procès des vingt-trois membres du Groupe Manouchian, au recto, reproduction en réduction de l'Affiche rouge, au verso, texte de propagande.

L'Affiche rouge 1, format 163 x 123 cm, héliogravure [Musée Carnavalet].

Photomontage: Médaillons photographiques représentant les visages des membres du réseau de résistance Manouchian: Szlama Grzywacz (1909-1944), Thomas Elek (1924-1944), Wolf Wajsbrot (1925-1944), Robert Witchitz (1924-1944), Maurice Fingercwajg (1923-1944), Joseph Boczov (1905-1944), Spartaco Fontanot (1922-1944), Celestino Alfonso (1916-1944), Missak Manouchian (1906-1944), Marcel Rayman (1923-1944), FTP-MOI, Francs-tireurs et partisans-main-d'œuvre immigrée, scènes d'attentats, armes, cadavres.

1 «Un des hauts faits des malfaisantes Brigades spéciales — déjà embryonnaires sous Daladier —, fut de démanteler le groupe de résistants de la MOI dirigé

par Missak Manouchian, que les nazis ont fait entrer dans l'histoire avec l'"Affiche rouge". » Pascale Froment, *René Bousquet*, Paris, Fayard, 2001.



LE MOUVEMENT OUVRIER IMMIGRE était dirigé par des Juifs qui prenaient leurs ordres à Moscou BOMBARDEMEN

Et son émanation, Missak Manouchian, que juge la cour martiale allemande en compagnie de 23 autres terroristes, pour la plupart étrangers a sur la conscience 150 assassinats

9 heures. Une immense salle lambrisels d'or. Sur des chaises de valours rouge sont assis 22 provoqué de nombreux ince bommes et une femme, entravés deux par deux par les menuttes, face à deux grandes fammes de guerre aliennades, que embadrent l'aigle du Reich et un portrait du Fuebrer. A gauche, le procureur de d'octe, les défenseurs ; derant les accreés, l'interpete. Tous acentrables dans leur uniforme feldigent. De part et d'autre les journalistes allemands. Tent autour de la saile, fantassine et fold-geulermes, mitralliette piaquée sous l'avant-bras, sont fixés en un garde-à-vons rigids.

Index on un garded-women rigida.

Le presentant — un Boutemant-cojufici et ina deux autres jugne l'aix de
Le cour marciair duoren du commandant du Grand Parla va comdenies de propose de designeous basolita
in agit de propose de dangereou basolita
mungables d'actus du comcontra les forces armées allestantes,
ed d'attentata contra des abstinates,
tons et des apjets français, li penchée dessitus à l'aderraçabete d'odertité des la locarde de locarde d'odertité des la locarde de locarde d'odertité des la locarde de la colemante
mi les III autres, en relève à l'améniese, un Espagnes, que Burgmaine et deux aportides Dix de conétrengers root Juffe.
L'empoyens a révolé qu'à partir de
199 les recommunistes étrangere, refrance su sein du minuverrent ourete l'immigre (M.O.I.) dirigé pardes

LE PLUS IMPORTANT RAID SUR L'ANGLETERRE

VIOLENT de Londres

Les milliers de bombes explosives et incendiaires o

Attaque terroriste de l'aviation anglais contre l'Allemagne

APRES LE BOMBAI

37 cadavres sont et une centaine de

Et la lista funi



LES ASSASSINS AU SERVICE DE M. DE GAULLE

Sous la direction effective de M. Josep

A LYON, DEUX BANDES DE TEI sont mises hors d'état par la Milice frança

Dix-sept bandits ont été arrêtés. Dix d'entre eu

AU CONSEIL DES MINISTRES M. DARNAND A RENDU COMPTE

18. RUE D'ENGHIEN, 18 PARIS-X

Téléphone PROvence : 15-21 Inter : PRO 93-60 Télégramme : Parisien-Paris

PUBLICITE : Téléph, PRO 15-21 Petites annonces : PRO 16-22

CAMOUFLAGE DES LUMIERES de 18 h, 50 à 7 h. 18



Vingt-trois sur vingt-quatre des terroristes

juges par la cour martiale sont condamnés à mort

L'ACCUSE QUI ECHAPPE A LA SENTENCE, UN POLOMIS EST RENVOYE DEVANT UNE JURIDICTION FRANÇAISE

par la cour martiale ont cupation, les membres à condamnée à mort. Telle furent un moment dispensentence qu'ent repuise ne tardèrent pas a ce les trois juges militaires, per. Et au mois d'août il avoir delibéré durant uns mencèrent les premiers

On avait auparavant interrogé par les services de la police les quatre derniers accueés : la caise. On releva parmi eux juiva roumaine Golda Bancie, le quante-huit juits de nation itis Kubecki et Migatulaki. Et les engins saisis : a

rganisation.

it-sile, elle ignorait le contenu.

de mort. Rouxel, q

Graywacz, juif polack, agé de

dix-hult ans au mo

eur un camion de l'armée alle-mande. Il a reçu, pour ce « tra-vail », d'une part 1500 france et 1000 france d'autre part.

Quant aux Polonale Kubacki Migatulski, ils ont participé, avec deux autres complices qui n'on attaque à main armée contre une ferme de Seine-et-Oise, Kubacki et un ancien membre des briga internationales de la guerre d Espagne. On le retrouve, dans les mois qui ont précédé son arres-tation, travaillant chez Renault sous un faux nom. C'est alors qu'il va diriger une attaque à main

INGT-TROIS eur vingt-cou pour y être instruits eur les quatre des terroristes juges méthodes de sabotage. Après l'oc-

de mort. Rouxel, qui avait à

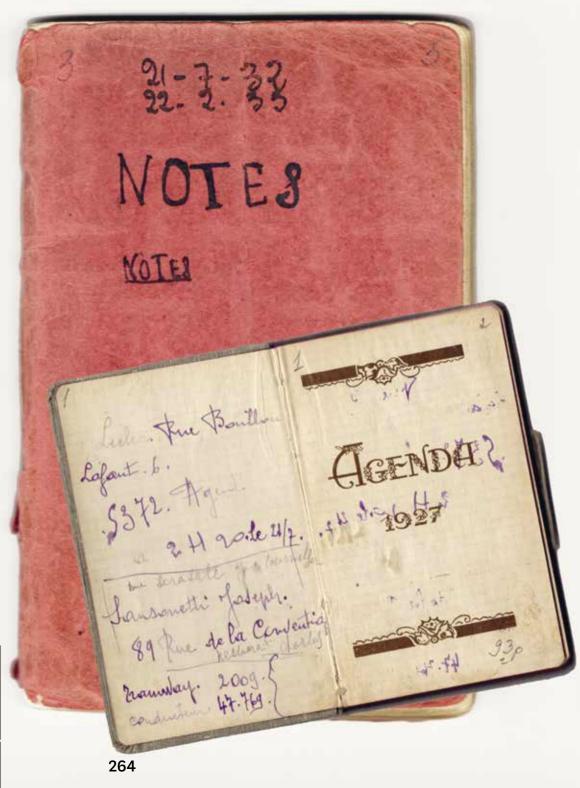
Suite page 2

Une femme et un er sont tués par de

Cependant, grâce à l'activité de projets criminels so

De nouveaux crimes ont été com- on a mis dans la journée d'hier.

REMIÈRE QUINZAINE DE FÉVRIER



LES ÉPHÉMÉRIDES DE MISSAK MANOUCHIAN

CARNETS, 1927-1939

Déjà au sein des orphelinats de Beyrouth, Manouchian avait pris l'habitude de noter et d'écrire dans ses cahiers, recopiant parfois des pages entières de textes littéraires ou de poésie, Victor Hugo, Baudelaire.... En France, à La Seyne-sur-Mer d'abord, à Paris ensuite, il ne quitte jamais ses agendas et carnets format de poche, sur lesquels outre les rendez-vous, adresses, listes bibliographiques, personnes rencontrées, il consigne ses pensées et états d'âme, en arménien ou en français. Durant l'Occupation, se sachant surveillé, il confie son «trésor » à la sœur de Mélinée, Armène ; certains carnets échappent ainsi aux perquisitions ¹.

Les extraits proposés sont pour la plupart traduits de l'arménien.

«En écoutant la valse de Chopin, on dirait que je viens de trouver de nouvelles forces. Tout disparaît dans l'infini du temps qui passe. Toutefois, la musique demeure toujours juvénile, toujours vierge et sacrée, qui en ressent vraiment le besoin et s'adresse à elle est nécessairement satisfait, Car elle est, comme une mère dont l'amour pour son enfant est inépuisable. La musique console, réconforte, et je m'éloigne, ayant pris de nouvelles forces. Communier avec l'art, et s'y adonner tout entier, je ne vois pas d'autre rédemption pour moi. »

[Carnet 1927, février]

«Indispensable comme l'alimentation quotidienne, je dois chaque jour nourrir ma pensée et mon âme de savoir et de poésie pour ne pas être brûlé dans ma vie quotidienne, pour me renforcer, me fabriquer une cuirasse face au combat social de chaque jour, pour affronter et me tenir le front haut devant le sévère et implacable juge qu'est ma conscience. Je me libère relativement de ce combat quand je parle avec mes plus grands et plus sincères amis que sont mes livres. » [Carnet 1929, avril]

¹ Avant son retour d'Arménie soviétique en 1964, Mélinée Manouchian confiera l'essentiel de ses archives au Musée de littérature et d'art Yéghiché Tcharents à Erevan.



Au pied de l'orphelinat de Jbeil, le bain de mer pour la santé des enfants, 1925.



Dans la chaloupe, les orphelins avant d'embarquer sur le navire pour la traversée Beyrouth-Marseille, 1926.

MISSAK MANOUCHIAN LA BIOGRAPHIE

DE L'ORPHELINAT AU PANTHÉON

« Je lis Enfance et adolescence le livre de Gourguen Mahari. Je suis ému aux larmes en me voyant dans son miroir. C'est si réconfortant et fortifiant de s'entretenir avec un cœur proche et semblable à ton cœur. Un jour, moi aussi, j'écrirai ma biographie, bien différente de la sienne, mais on trouvera toujours entre nous une corde sensible. Mon enfance et mon adolescence sont si riches en événements, en anecdotes et en contes. J'attends ce jour où j'aurai un oreiller où reposer ma tête tourmentée pour confier au papier le roman de ma vie. » [Carnets, 29 mai 1933]

À La Seyne-sur-Mer

Arrivé à Marseille le 16 septembre 1924, depuis Beyrouth sur le vapeur *Cordillère*, Missak n'y reste que peu de temps. Son frère Garabed écrit : «Il est difficile de trouver du travail à Marseille sans avoir une "Carte d'identité" [en français]. » La ville a reçu depuis 1922 et la Catastrophe de Smyrne plusieurs milliers de réfugiés arméniens, dont un certain nombre se trouve dans le Camp Oddo.

Septembre 1924. Missak Manouchian a dix-huit ans et muni de son document d'apatride, il vient de rejoindre par train depuis Marseille son frère Garabed, de deux ans son aîné, à La Seynesur-Mer dans le Var. Il va être embauché aux Forges et chantiers de la Méditerranée après avoir passé un examen comme aide-menuisier. Tous deux travaillent et vivent sur place dans les «baraquements chinois», des abris en bois construits quelques années auparavant par des ouvriers chinois. Confronté au sort des ouvriers étrangers, ce sera pour Missak sa première expérience des difficultés sociales, dans un pays dont il a appris la langue à l'orphelinat de Jounieh au Liban et dont il a rêvé, longtemps plongé dans ses lectures des poètes et écrivains français.

TABLE

LE TROU DE MÉMOIRE par Katia Guiragossian	7
MANOUGHIAN	
AVANT-PROPOS	19
NOTRE PREMIÈRE RENCONTRE	23
QUI J'ÉTAIS	29
QUI ÉTAIT MANOUCHIAN	39
NOTRE QUOTIDIEN	49
DE TOUS LES COMBATS POLITIQUES	59
DE LA SANTÉ AU FRONT	67
L'OCCUPATION	73
À L'USINE GNOME ET RHÔNE	77
COMPIÈGNE	81
L'ARME À LA MAIN	91
QU'EST-CE QU'UN PARTISAN ?	97
LES ARMÉNIENS ET LA RÉSISTANCE	99
VIVE LA RÉSISTANCE	101
LES DOUTES	109
UN DERNIER JOUR, UNE DERNIÈRE NUIT	113
L'ATTENTE	121
CHACUN SA PRISON	127
CHEZ LES AZNAVOURIAN	131
CHEZ LES TROIS SŒURS	133
LASS, FILLE ARDENTE	137
ENCORE DES ARRESTATIONS PARMI LES ARMÉNIENS	141
DE NOUVEAU CHEZ LES AZNAVOURIAN	145
J'APPRENDS!	149
« ILS ÉTAIENT VINGT ET TROIS »	153
DEUX MOINS UN	165
PRÉSENCE DE MANOUCHIAN	169

CONCLUSION... QUE RIEN NE SE CONCLUT

MANOUCHIAN DOCUMENTS

NOS FRÈRES CLANDESTINS, LES APATRIDES	190
MANOUCHIAN, POÈTE	199
LES FRÈRES MANOUCHIAN DÉCOUVRENT LE MONDE OUVRIER	209
LAERT VAGHARCHIAN HISTOIRE D'UN FILM	215
ARMAND GATTI L'AFFICHE ROUGE UN TRAJET CRÉATIF DE TREIZE ANS	219
FRANK CASSENTI LE PREMIER FILM	225
LOUISA ASLANIAN - OLGA BANCIC DEUX DESTINS	233
MANOUCHIAN - SÉMA - BÉDIKIAN TROIS POÈTES ET ARTISTES AU PANTHÉON	239
LÉO FERRÉ ET LOUIS ARAGON	251
SIMONE SIGNORET À MÉLINÉE	253
MÉLINÉE MANOUCHIAN - LETTRE À LOUIS ARAGON	254
« PARCE QU'À PRONONCER VOS NOMS SONT DIFFICILES	S» 257
MIHRAN MAZLEMIAN, L'AMI ET RÉSISTANT	259
LES ÉPHÉMÉRIDES DE MISSAK MANOUCHIAN	265
MISSAK MANOUCHIAN - LA BIOGRAPHIE	277
LA LETTRE À ARMÈNE GUIRAGOSSIAN	293
AU CIMETIÈRE D'IVRY-SUR-SEINE	295
AU MONT-VALÉRIEN, LA CLOCHE DE PASCAL CONVERT	303

318